

Bibliographie

Autor(en): **E.P.**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **42 (1897)**

Heft 3

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BIBLIOGRAPHIE

Journal du maréchal Castellane. Tome cinquième, 1853-1862. Un vol. in-8° de 452 pages. Paris 1897. Librairie Plon, rue Garancière, 10. Prix : 7 fr. 50.

Nos lecteurs savent déjà les mérites de cette intéressante publication : ils savent aussi qu'ils s'accroissent de volume en volume. Ce dernier, traitant, comme le précédent, d'histoire contemporaine, est certainement le plus attachant. On a plaisir à enregistrer, sur des événements encore présents à l'esprit, les appréciations d'un participant éminent, sobre de style et de phrases, mais clairvoyant, vigilant, bien renseigné, souvent piquant, constamment instructif en choses militaires. Toutes les notes de ce cinquième et dernier volume, de même que la plupart de celles du quatrième, se rapportent à des faits politiques et militaires, à des personnages, français ou étrangers, ayant marqué pendant une trentaine d'années qui n'ont pas été des moins marquantes du siècle. Elles comprennent, entre autres, toutes celles de la fondation du Second Empire, où l'auteur, officier de Napoléon Ier, se retrouve fort à l'aise.

A l'égard de maints événements auxquels il fut mêlé, le peu qu'il en dit fait regretter qu'il n'en dise pas davantage. Moins de discrétion et de retenue n'eût pas déparé quelques pages où la curiosité est éveillée sans être, à bien près, satisfaite.

L'excuse sans doute c'est que Castellane jouissait alors des plus hautes dignités ; maréchal de France et sénateur, il avait, en outre, le commandement de « l'armée de Lyon », d'où découlait pour lui une immense et double responsabilité : à l'intérieur, veiller « aux rouges », trop disposés à se soulever ; à l'extérieur, être prêt aux complications européennes qui pouvaient résulter des guerres menées en Orient, en Italie, en Chine, au Mexique, où combattaient bravement les troupes formées sous sa direction à Lyon et au camp de Sathonay.

Toutefois on a, sur chacune de ces guerres, quelques mots qui ont bien leur valeur.

Sur celle de Crimée, on constate les vifs regrets du vaillant général de n'y prendre part que de loin et indirectement par des envois de bons renforts. L'empereur lui a dit qu'on a besoin de lui à Lyon ; il se console, il se résigne, il sert avec le même dévouement, le même zèle. Voilà l'homme, le vrai soldat.

Peut-être aussi se console-t-il par cette remarque que nous lisons à la date du 6 mai 1855 : « A la bataille de l'Alma, les officiers généraux africains, suivant leurs usages contre les Arabes, avaient fait poser aux soldats les sacs à terre. Une fois maîtres des hauteurs, il a fallu retourner une lieue et demie en arrière pour chercher les sacs ; il en est résulté que

la bataille n'a eu aucun résultat, et c'est à tort qu'on l'a exclusivement attribué au manque de cavalerie ».

Sur l'alerte de 1856-1857, suscitée par les allures menaçantes de la Prusse contre la Suisse à l'occasion de l'insurrection royaliste de Neuchâtel, d'où pouvait sortir une guerre sérieuse à la frontière même de la France, le journal est d'un silence absolu. On sait pourtant que l'empereur se préoccupait vivement de l'orage qui grondait du côté de Bâle, et que s'il avait dû fournir, en faveur de l'indépendance de la Suisse, une intervention plus directe et plus active que celle de son monde diplomatique, l'armée de Lyon n'y fût pas restée étrangère. Comment expliquer l'abstinance évidemment intentionnelle de Castellane sur toute cette période, qui va de septembre 1856 à mai 1857 ?

Ses attaches de famille avec la Prusse, par sa fille, la comtesse de Hatzfeld, femme du plénipotentiaire, y seraient-elles pour quelque chose ? Possible.

La guerre d'Italie, en 1859, et la politiquerie de 1860 comportaient moins de mystère. Elles font l'objet de piquantes et justes observations tant sur les choses que sur les hommes.

Nous y lisons aussi, à propos de la Savoie, quelques lignes qui ne nous sont pas indifférentes, comme on en jugera :

« 2 juin 1860. A la gare de Perrache j'ai présenté à l'empereur, d'après la permission qu'il m'en a donnée, les officiers généraux des divisions actives du 4^e corps, de plus le général de division Bourbaki, qui est à ma disposition, étant destiné à commander la Savoie, et le général de Luzy, qui est en disponibilité. Les généraux présents étaient : les généraux de division d'Hugues, de Géraudon, Bourbaki, de Wimpffen, les généraux de brigade de Serre, Jamais, Douay, Favas, de Bailliencourt, de Rochebouet, commandant l'artillerie, de Boulency. Les généraux de Chambartrac et Micheler étaient au camp de Sathonay.

» Ils étaient tous en tenue journalière, chapeau galonné, tunique et ceinture. L'empereur est passé devant eux, ayant l'impératrice à son bras, et a dit quelques mots à chacun. Leur tenue irréprochable a semblé le frapper; sa suite l'a remarqué... »

« 17 juin. Un *Te Deum* a été chanté aujourd'hui à Lyon, à 11 $\frac{1}{2}$ heures, dans la cathédrale, pour l'annexion de la Savoie et du comté de Nice. Toutes les autorités civiles et militaires y ont assisté. Magnifique revue sur la place de Bellecour des troupes actives de Lyon ...

« 8 juillet. Parade sur la place Bellecour. J'ai passé à trois heures, au quartier de la Part-Dieu, la revue des cavaliers savoisiens qui sont passés au service de France.

» 9. J'ai été au camp de Sathonay passer la revue d'un détachement de cinquante-deux Savoisiens, qui complète les deux cents hommes d'infanterie que je dois fournir pour la garde impériale.

» J'ai reçu, de Paris, l'ordre de faire occuper militairement, si je le juge opportun, les parties neutralisées de la Savoie, le Chablais et le Faucigny. Après en avoir écrit aux généraux Bourbaki à Grenoble et Vergé à Chambéry, aux préfets de la Savoie et de la Haute-Savoie, j'ai donné l'ordre hier d'envoyer deux compagnies à Thonon, une compagnie à Bonneville, une compagnie d'élite à Saint-Julien, deux compagnies à Rumilly; il restera à Annecy dix compagnies, l'état-major et le dépôt du 79^e.

» 15. J'ai été à la messe au camp de Sathonay. Deux bataillons du 103^e de ligne (Savoisiens et Niçois) ont très bien défilé devant moi avec la 3^e division d'infanterie. Le 103^e de ligne, composé de vieux soldats, sera très beau.

» 22. Depuis l'occupation militaire par la France du Chablais et du Faucigny, les Genevois et les Vaudois sont devenus plus modérés dans leurs propos. Les journaux ne traitent plus la question de la Savoie. Les feuilles genevoises surtout, par crainte ou par raison, restent silencieuses.»

La perspective d'une campagne à cette occasion manqua encore au vénérable maréchal. D'ailleurs, il est certain que ni les Genevois ni les Vaudois, pour ne parler que d'eux, et de leur grande majorité, n'étaient guère disposés à aller guerroyer en Savoie. La preuve s'en manifesta déjà hautement par la réprobation générale qui avait frappé la ridicule équipée de John Perrier, de Genève à Evian par le lac. Toutefois, quelques lignes de plus au Journal sur la mission dont le général Bourbaki était éventuellement chargé et sur ses causes vraies ou supposées n'eussent pas été sans prix pour l'histoire de la mémorable année 1860. L'armée de Bourbaki eut, hélas! une autre occasion de faire connaissance avec nos troupes. Les sentiments qu'elle put constater à son endroit en 1871 ne différaient pas sensiblement de ceux qui existaient parmi elles en 1860.

A l'heure tragique des grands revers de la guerre franco-allemande, le maréchal Castellane n'était plus de ce monde, et ce fut heureux pour lui. Souffrant d'une maladie du cœur, il s'éteignit le 16 septembre 1862, à 3 h. après midi. Le matin encore, assis devant son bureau, en veston blanc et pantalon d'uniforme, il avait, comme d'habitude, soigné et signé divers papiers d'affaires, peut-être complété les notes du Journal, qui s'arrêtent à la date du 23 août 1862.

Publiés par les soins pieux de sa fille, M^{me} la comtesse de Baulaincourt, les cinq volumes du Journal ne seront pas le moindre des états de service de l'honorable maréchal; non seulement ils renferment d'excellentes leçons professionnelles à l'usage des officiers de tous grades qui tiennent encore à la stricte régularité du service, mais ils ont contribué à maintenir de bonnes traditions militaires ainsi que le principe d'une « armée de Lyon » gardant le noble orgueil de sa devancière. Et en cela, quoi qu'en pensent et disent de trop zélés novateurs, Castellane reste en bon exemple à tous, soit pour l'ensemble des devoirs du commandement, soit pour les détails à tous les degrés de la hiérarchie.

L.

Rapport de l'expédition américaine de secours en Asie-Mineure, sous la direction de la Croix-Rouge, par M^{lle} Clara BARTON, présidente de la Croix-Rouge nationale américaine. Une brochure petit in-4° de 125 pages, avec une carte géographique et de nombreuses illustrations. Washington, 1896.

Aujourd'hui les publications provoquées par les sanglants événements d'Arménie d'il y a deux ans sont légion. L'Angleterre, les Etats-Unis, l'Allemagne, la Suisse en ont fourni la grosse part.

Néanmoins, la brochure qui nous arrive maintenant de Washington n'est pas de trop. Elle confirme, elle complète utilement les précédentes par ses renseignements sûrs et pratiques. Elle n'a pas pour but, comme le livre militant de M. Lepsius ou les brochures chaleureuses de M. G. Godet, de M. Noguères, de M. Toumaïan et maints autres, de faire appel à l'opinion publique en faveur des populations arméniennes pillées, incendiées, ravagées, torturées, massacrées par milliers, sur leur propre sol, dans cette même région qui vit le Paradis terrestre et le retour en grâce de l'humanité après le châtement du déluge. Non, elle fait mieux; elle est plus calmante; elle raconte en détail comment on a pu apporter quelque soulagement à tant d'affreuses misères, grâce à l'initiative des nombreux comités américains qui s'en émurent.

Le rapport de Miss Clara Barton et des dévoués aides qu'elle sut animer de son zèle nous ramène aux lieux des souffrances signalées, mais avec l'olivier de paix à la main et une large provision de baume pour toutes les blessures. La beauté de l'œuvre rencontra des participants à sa hauteur, des hommes actifs et avisés; tout se fit bien et vite

C'était, il est vrai, chose relativement facile, lorsqu'on a derrière soi tout un grand peuple, brave, compatissant, généreux comme celui des Etats-Unis, peuple à la fois riche et jaloux de s'intéresser à toute bonne œuvre sur n'importe quelle portion de notre planète. De plus, il avait déjà en Orient, notamment en Asie-Mineure, bon nombre de missions, de collèges, d'orphelinats, d'établissements divers qui travaillaient depuis longtemps à y avancer le règne du vrai Dieu et de la civilisation. Quand on sut, aux Etats-Unis, inquiets par les mauvaises nouvelles reçues de Turquie, que la Croix-Rouge américaine consentait à prendre la direction d'une expédition de secours en Arménie, comme elle l'avait fait en 1884 lors des inondations de l'Ohio et du Mississipi, les promesses d'appui financier abondèrent.

Sans attendre toute leur réalisation, Miss Clara Barton partit de New-York le 22 janvier 1896.

Elle avait calculé que la dépense nécessaire aux plus pressants besoins monterait à environ 50 000 dollars; elle put bientôt compter sur le double. En fait, arrivée à Constantinople le 15 février, elle y disposa de 116 326,01 dollars bien sonnants, et cette somme fut au moins doublée en valeurs locales, soit par le change avantageux sur les monnaies turques, soit par

les procédés intelligents des agents américains dans leurs achats, remises ou échange d'objets de secours.

Assurément, point n'était besoin à l'aimable et vaillante femme qu'est Miss Clara Barton, si universellement appréciée, d'avoir un tablier aussi bien garni, pour être bien vue et bien reçue. Pourtant cela ne nuit nulle part, en Orient moins qu'ailleurs. Elle y trouva le meilleur accueil. Les consulats, les ambassades, la Sublime Porte se mirent à son service. Après les formalités diplomatiques d'usage et sauf quelques petits contre-temps, inévitables dans un pays si différent des Etats-Unis quant à l'administration, aux mœurs, à la langue, aux relations usuelles, aux moyens de transport, tout marcha comme à souhait.

Les difficultés, les tentatives d'obstruction, les lenteurs surtout, naturelles ou accidentelles, ne manquèrent pas; elles ne mirent pas en défaut l'expérience de Miss Barton en ces domaines. Restée à Pera avec son secrétaire financier M. G. Pullman, elle veillait à tout et, bien secondée par l'ambassadeur américain M. Terrell, elle sut toujours écarter à temps les obstacles et alimenter d'argent, d'informations, d'effets divers les expéditions « en campagne » dans l'Asie-Mineure.

Ce n'était pas une petite besogne, avec les distances où opéraient ces expéditions et avec les complications de traduction des télégrammes délivrés en langue turque ou arabe. Et il n'y eut pas moins de cinq expéditions en route, lesquelles avaient à donner des secours de trois catégories :

Aux Arméniens, à moitié nus, amaigris ou affamés, des vivres, des vêtements, des tentes, des abris.

Aux villages arméniens détruits, des outils, des matériaux de construction, du chédail, du bétail, des attelages, des semens, pour reconstituer des domiciles et des récoltes.

Aux malades et mourants de toutes croyances, des médecins, des pharmaciens, des infirmiers, des médicaments, des aliments, etc., tout le domaine spécial de la Croix-Rouge.

Le premier projet de Miss Clara Barton, combiné déjà aux Etats-Unis avec les comités intéressés, avait été de se rendre au cœur de l'Arménie, à Sivas et à Karpout entre autres, par un des ports de la mer Noire, Trébizonde ou Samsoun, et cette voie semble en effet la plus directe. Le départ s'apprêtait dans cette direction, après due promesse d'appui de Tewfik pacha, ministre des affaires étrangères, lorsque des renseignements parvenus par le Dr Washburn, du Collège Robert, et de l'ambassadeur britannique sir Philipp Currie, firent changer l'itinéraire. On irait tout d'abord à Marash et à Zeitum, où dix mille malades gisaient sans secours sous les coups du typhus, de la dyssentérie, de la petite vérole, et pour y arriver plus vite on prendrait la Méditerranée, avec débarquement à Alexandrette ou Mersena, au coin nord-est de cette mer. Même par là, il

ne resterait que trop de lenteurs à subir : les bateaux côtiers chargés de ce service sont peu réguliers ; ils font échelle à Smyrne, à Beyrouth, à Tripoli de Syrie, grand détour. Une fois à Alexandrette, il faut cinq jours de caravane jusqu'à Marash, sept jusqu'à Zeitum.

Le 18 mars une première expédition débarquait dans le port d'Alexandrette. Elle était composée d'un éminent médecin du Massachussets, Dr J.-B. Hubbell, fonctionnant comme agent général de la campagne d'Anatolie, du jeune Ernest Mason comme interprète, d'aides fournis par les agents consulaires américains d'Alexandrette, MM. Walter et Falanga, d'autres aides amenés par le Rev. Dr Fuller, président du Collège américain d'Aïntab. C'est dans cette ville que l'expédition se rendit en premier lieu, en passant par Kirk-Khan et Kittis, encore tout fumants des derniers désastres.

A Aïntab l'expédition Hubbell fut rejointe par une seconde, sous M. Ed. Wistar, de Philadelphie, puis par une troisième, sous M. Ch. King-Wood, aussi de Philadelphie. Ces Messieurs se répartirent alors la besogne pour se rendre dans les localités où les plus grandes misères étaient signalées. Cela les conduisit à visiter Marash et Zeitum, puis Birejik, Orfa, Diarbekir, Farkin, Karpout, Palou, Malatia, Arabkir, Egin, Sivas, Tokat, enfin Samsoun, sur la mer Noire, tous endroits rendus tristement célèbres par des massacres d'Arméniens, et où les agents américains distribuèrent d'utiles secours. De Samsoun ils s'embarquèrent pour Constantinople; où ils arrivèrent M. Hubbell le 16 juillet, MM. Wistar et Wood le 20 juillet.

Pendant tout leur voyage, ces trois expéditions américaines avaient été accompagnées d'escortes militaires turques, qui les secondèrent efficacement, sans se mêler d'intervenir dans les répartitions d'assistances, comme on l'avait un moment redouté.

Une quatrième expédition eut lieu sous les soins du Dr Ira Harris, habile médecin américain à la tête d'une clinique à Tripoli de Syrie. Son champ d'activité, plus spécial, fut Marash et Zeitum, où, comme nous l'avons dit plus haut, la maladie faisait rage. Il y arriva le 18 avril, par Mersene et Adana, escorté d'une garde de cavalerie turque; il se mit aussitôt à la besogne, une dure besogne, paraît-il, consistant non seulement à soigner les malades, mais à recueillir et former à la hâte autant d'assistants que possible.

Ses appels pressants et souvent infructueux pour être secouru par d'autres médecins engagèrent Miss Clara Barton à une cinquième expédition. Celle-ci, formée de médecins grecs, péniblement recrutés à Beyrouth, à Smyrne, à Constantinople, n'atteignit Alexandrette que le 25 mai. A ce moment la maladie était domptée à Marash; aussi, sur le rapport du Dr Harris, l'expédition ne fut pas poussée plus loin; toutefois ses membres restèrent à disposition quelques semaines encore, pour parer aux éventualités.

Ainsi, en juillet, après cinq mois de laborieux efforts, la mission américaine pouvait se flatter d'avoir accompli au mieux la tâche qui lui avait été confiée. Elle put en outre laisser sur place, aux mains de M. Peet, trésorier du Comité des missions à Stamboul, un solde de 15 000 dollars, reçus en dernier lieu de New-York et de Boston. Après cela, et après avoir pris congé des autorités ottomanes et des ambassades, Miss Clara Barton s'embarqua le 9 août pour la mer Noire et le Danube et débarqua le 12 septembre à New-York. Heureuse de retrouver en bonne santé son home, elle s'y occupa aussitôt de faire aux comités et au public américain le très intéressant rapport dont nous venons d'entretenir nos lecteurs.

Ajoutons que ce livre (en vente au bureau de la Croix-Rouge nationale américaine de Washington, au prix de 30 cents), comprend 8 parties ou chapitres, savoir : 1^o Rapport de Miss Clara Barton, 44 pages ; 2^o dit du secrétaire financier Pullmann, 12 pages ; 3^o de l'agent général de campagne en Anatolie J.-B. Hubbell, 15 pages ; 4^o et 5^o des agents spéciaux E.-M. Wistar, 9 pages, et C.-K. Wood, 11 pages ; 6^o du Dr Harris sur Marash et Zeitum, 6 pages ; 7^o le texte de 117 télégrammes avec notes et remarques, échangés du 8 mars au 3 juillet 1896, 26 pages ; 8^o exposé des principes de la Croix-Rouge, 2 pages ; un hommage à la mémoire de M^{me} Mason, mère du jeune interprète, morte à Constantinople le 24 mars 1896.

L.

L'artillerie de campagne dans les combats de l'avenir et son instruction en vue de la guerre (die Feldartillerie im Zukunftskampf und ihre kriegsgemässe Ausbildung), par Layriz, lieutenant-colonel au 2^{me} régiment bavarois d'artillerie de campagne. — Berlin. Eisenschmidt. 1897.

Cette brochure de 150 pages contient beaucoup de vues intéressantes sur l'instruction à donner en temps de paix à l'artillerie de campagne pour la mettre en état de remplir son rôle à la guerre ; spécialement écrite pour l'armée allemande, elle contient cependant bien des choses dont nous autres, artilleurs suisses, pourrions faire notre profit.

L'auteur se livre à une étude très serrée de ce que sera le rôle de l'artillerie dans les guerres futures, des situations dans lesquelles elle sera placée, situations qui ne seront pas exactement les mêmes que dans les guerres passées, et il sort de là pour rechercher si l'instruction donnée dans les garnisons tient bien toujours compte de ces modifications apportées à la tactique et si le personnel sera toujours à la hauteur de la situation. Les batteries au combat subiront souvent des pertes énormes en personnel ; il est donc nécessaire de donner aux sous-officiers, et même aux soldats, des connaissances qu'il n'était pas d'usage jusqu'ici de leur communiquer ; des sous-officiers pourront être appelés à un moment donné à prendre la direction du tir d'une batterie, et de simples soldats à diriger celui d'une section ou d'une pièce. Si de semblables éventualités

préoccupent nos voisins du Nord, combien plus devrions-nous, en Suisse, y songer aussi ; notre personnel est en effet moins bien préparé à de pareilles situations ; il suffit, pour nous en rendre compte, de nous demander combien chaque batterie compte de lieutenants aptes à remplacer au pied levé leur capitaine dans la direction d'un tir de campagne. Des progrès ont été réalisés depuis quelques années dans ce domaine depuis qu'on appelle quelques premiers-lieutenants dans les écoles de tir, mais ces progrès sont encore insuffisants.

L'opinion générale est que, dans le combat d'artillerie contre artillerie, les batteries, pour utiliser le mieux possible leur position, devront arriver à couvert derrière la crête, se mettre en batterie puis avancer les pièces à bras de manière que la bouche à feu arrive seulement à dépasser cette crête ; on espère ainsi obtenir les avantages du tir direct tout en procurant un abri relatif au personnel et au matériel. Mais ce n'est point l'opinion du lieutenant-colonel Layriz, qui condamne ce mode de procéder comme un moyen terme. Selon lui il faut, ou bien s'abriter complètement derrière la crête et utiliser le tir indirect, ou bien ne pas craindre de prendre carrément position sur la crête, avec les pièces attelées, et cela aux allures rapides pour gagner du temps. Il étaye sa manière de voir sur des arguments qui peuvent prêter à la discussion, mais qui n'en ont pas moins une sérieuse valeur.

Il ne nous est pas possible de donner ici une analyse complète de ce travail et de tous les points qui y sont traités ; qu'il nous suffise de signaler encore les idées très judicieuses qu'il développe sur les avantages qu'il y aurait à envoyer des officiers et sous-officiers d'artillerie intelligents, reconnaître les positions ennemies en s'avancant rapidement jusque dans la proximité de celles-ci ; les renseignements que pourraient donner ces éclaireurs seraient d'une grande utilité pour la direction du tir.

A relever aussi l'avantage qu'il signale à avoir des observateurs auxiliaires renseignant le capitaine sur les résultats du tir et les mouvements de l'ennemi.

Pour pouvoir être employées utilement en temps de guerre, il est nécessaire que ces diverses mesures soient exercées en temps de paix ; cela n'est pas très facile, mais quelque chose peut être fait en ce sens.

Il y aura un tel intérêt dans l'avenir à tirer tout à la fois vite et juste que rien ne doit être négligé pour arriver à ce but. Toutes les thèses soutenues dans l'ouvrage que nous résumons sont appuyées d'exemples tirés des dernières guerres ; on peut, il est vrai, contester la pertinence de tous ces exemples, mais c'est de la discussion que jaillit la lumière.

Nous ne saurions trop recommander la lecture de cette étude à nos artilleurs et surtout aux officiers chargés de diriger leur instruction.

Major E. P.
